

J'AI ÉTÉ À NEW YORK

*Giorgio de Chirico*¹

Sur le vaste Atlantique, entre l'Europe et ce qu'on appelle le nouveau continent, il y a une frontière liquide; là les vagues bouillonnent; l'eau est tiède et savonneuse; des vapeurs, une tiédeur humide enveloppe les gros navires qui roulent et tanguent entre les fantômes des caravelles et des demi-poissons émergeant de l'eau, la bouche ouverte, à la poursuite d'une proie imaginaire; c'est le *golf-stream*. Jusque là le passager venu de n'importe quel coin de l'Europe, respirait encore l'*air du pays*, si l'on peut dire. Une fois cette frontière franchie on est de l'*autre côté*; qu'on y soit mieux ou plus mal je n'en sais rien; ce que je sais c'est qu'on est *dans un autre monde*; d'une façon imperceptible *tout est changé*; on se sent un peu *comme si on était mort*; naturellement on bouge toujours, on mange, on fume, on se promène, on cause, on lit, on fat n'importe quoi comme avant, mais dans tout cela il y a un peu de l'activité d'un fantôme...

Tout ce qui vous apparaît en arrivant à New York, les gratte-ciel de Wall-Street, le brouillard, les remorqueurs, toute cette architecture allongée, blanche, cubiste, proprement rangée qui fait penser aux reconstructions historiques de Babylonie et de la Rome impériale exécutées en plâtre d'après les plans et les dessins d'archéologues consciencieux, tout cela baigne dans une lumière d'autre monde.

Il y a déjà quelques siècles que l'Amérique existe en tant qu'Amérique; des grandes villes y ont été construites; un peuple réfléchi et laborieux s'y est développé et s'y développe sans cesse, il me semble donc un peu exagéré de l'appeler encore le *nouveau monde*. Elle n'est plus un nouveau monde mais elle est seulement et sera toujours *un autre monde*. Ce n'est pas seulement une question de civilisation, de mentalité, de mœurs, de progrès social, économique ou mécanique plus ou moins en avance sur celui de l'Europe; c'est plutôt une question de molécules, de climat, d'air différent, de qualité spéciale des rayons du soleil. La lumière et les températures y sont différentes. Il y a quelque chose de l'humide tiédeur d'une serre, même en plein hiver; il y a aussi une lumière de serre. En Amérique hommes et objets *perdent leur ombre*. Il y a aussi une étrange mollesse; tout est plus tendre et comme fait de la même matière; les os des hommes et des animaux, les pierres, les métaux semblent moins durs qu'en Europe; tout est moins dur et moins sec qu'en Europe. Cela explique cet étrange éclat qu'en Amérique ont les fleurs, les fruits, les légumes et la peau des femmes. Ce léger ennui pèse sur chaque chose, est aussi un ennui *d'autre monde*.

¹ G. de Chirico, *J'ai été à New York*, pubblicato originariamente in «XX Siècle», marzo 1938. Ripubblicato in «Omnibus», 8 ottobre 1938; In *Il Meccanismo del pensiero. Critica, polemica, autobiografia, 1911-1943*, a cura di M. Fagiolo dell'Arco, Einaudi, Torino 1985, pp. 349-356; traduzione inglese *I have been to New York* in *De Chirico and America*, catalogo della mostra a cura di Emily Braun, The Bertha and Karl Art Gallery di Hunter College of the City University of New York, 10 settembre - 26 ottobre 1996, Fondazione Giorgio e Isa de Chirico, Roma, Umberto Allemandi & C., Torino 1996, pp. 136-138. Ripubblicato in Giorgio de Chirico, *Scritti/1 (1911-1945). Romanzi e scritti critici e teorici*, a cura di A. Cortellessa, Bompiani, Milano 2008, pp. 853-855.

Européen de la vieille Europe, si tu peux, va visiter New York; va visiter cette ville de fièvre et de rêve; tu y découvriras d'étranges beautés, tu verras des apparitions avec lesquelles tout ce que le cinéma et la littérature ont jusqu'à présent montré et écrit sur ce pays, n'a absolument rien de commun.

Derrière la barrière de l'Océan, derrière les douanes et les Irlandais aux revolvers cirés de noir, derrière les fantômes gantés de blanc qui sous la lumière des aubes blafardes déchargent dans les voitures blindées les débris des sept péchés, tu trouveras et retrouveras dans New-York la magnifique, dans New-York, l'éternelle Noiuvelle, les souvenirs oubliés, ces souvenirs qui reviennent là-bas comme il reviennent dans les heures de demi-sommeil, dans ces heures mystérieuses où l'âme et l'esprit, dégagés enfin de la logique et de la réalité, résolvent une foule d'énigmes et de problèmes autrement insolubles, oubliés hélas, aussitôt que résolus.

Le luxe et la richesse qui dans une apothéose de feu d'artifice, créent dans la mystérieuse New York ces étranges paradis, au centre même de cette ville immense et antique, mécanique et polymorphe, ces paradis qui nous transportent à une vitesse molle et imperceptible, sans secousses et sans accrocs dans les traîneaux ouatés, traînés en silence par les canards polychromés et les bonnes cigognes d'antan...

Ville splendide du rêve dans le rêve, ville de Vitrites, Ville-Vitrine, Ville Devanture, dans ses devantures défilent jour et nuit, comme les personnages d'une très vieille horloge, toutes les *choses* de l'obscur humanité, depuis ses lointains berceaux noyés dans les brumes de la paléontologie silvestre et caverneuse jusqu'au aspects spectaculaires et électiques de son ténébreux futur.

New York, l'éternelle Nouvelle, nous tire sur ses parallèles infinies, dans le kaléidoscope invraisemblable de ses devantures, de ses tours transparentes, de ses bazar splendides, de ses vitrines éclairées tout le long des longues nuits d'hiver et où dorment les ineffables dioscures appuyés aux poitrails de leurs chevaux fatigués; où les personnages du drame de Meyerling consultent les cadrans, se penchent sans les voir sur les longue-vues et les sabres d'abordages rouillés, que jadis serraient dans leurs poings crispés les boucaniers borgnes disparus depuis longtemps.

Dans cette forêt de verre, d'acier et de ciment, dans cette New York extraordinaire et difficile à définir tu retrouveras, ô voyageur, les masques gigantesques des dieux antiques, tu retrouveras la tristesse éternelle des Antinoüs de plâtre et l'immense solitude du Parthénon dans les nuits d'été, sous le grand ciel tout ruisselant d'étoiles.

Paris, 29 janvier 1938